

Laurent Petitmangin

Ce qu'il faut de nuit

r o m a n


la manufacture de livres

Fus s'arrache sur le terrain. Il tacle. Il aime tacle. Il le fait bien, sans trop démonter l'adversaire. Suffisamment vicieux quand même pour lui mettre un petit coup. Parfois le gars se rebiffe, mais Fus est grand, et quand il joue il a un air mauvais. Il s'appelle Fus depuis ses trois ans. Fus pour *Fußball*. À la luxo. Personne ne l'appelle plus autrement. C'est Fus pour ses maîtres, ses copains, pour moi son père. Je le regarde jouer tous les dimanches. Qu'il pleuve, qu'il gèle. Penché sur la main courante, à l'écart des autres. Le terrain est bien éloigné de tout, cadré de peupliers, le parking en contrebas. La

petite cahute qui sert aux apéros et à la remise du matériel a été repeinte l'année dernière. La pelouse est belle depuis plusieurs saisons sans qu'on sache pourquoi. Et l'air toujours frais, même en plein été. Pas de bruit, juste l'autoroute au loin, un fin ruissèlement qui nous tient au monde. Un bel endroit. Presque un terrain de riches. Il faut monter quinze kilomètres plus haut, au Luxembourg, pour trouver un terrain encore mieux entretenu. J'ai ma place. Loin des bancs, loin du petit groupe des fidèles. Loin aussi des supporters de l'équipe visiteuse. Vue directe sur la seule publicité du terrain, le kebab qui fait tout, pizza, tacos, l'américain, steak-frites dans une demi-baguette, ou le Stein, saucisse blanche-frites, toujours dans une demi-baguette. Certains, comme le Mohammed, viennent me serrer la main, « inch'Allah on leur met la misère, il est en forme le Fus aujourd'hui ? » et puis repartent. Je ne m'énerve jamais, je ne gueule jamais comme les autres, j'attends juste que le match se termine.

C'est mon dimanche matin. À sept heures, je me lève, je fais le café pour Fus, je l'appelle, il se réveille aussi sec sans jamais râler, même quand il s'est couché tard la veille. Je n'aimerais pas devoir insister, devoir le secouer, mais cela n'est jamais arrivé. Je dis à travers la porte : « Fus, lève-toi, c'est l'heure », et il est dans la cuisine quelques minutes après. On ne parle pas. Si on parle, c'est du match de Metz la veille. On habite le 54, mais on soutient Metz dans la région, pas Nancy. C'est comme ça. On fait attention à notre voiture quand on la gare près du stade. Il y a des cons partout, des abrutis qui s'excitent dès qu'ils voient un « 54 » et qui sont capables de te labourer la voiture. Quand il y a eu match la veille, je lui lis les notes du journaliste. On a nos joueurs préférés, ceux qu'il ne faut pas toucher. Qui finiront par partir. Le club ne sait pas les retenir. On se les fait sucer dès qu'ils brillent un peu. Il nous reste les autres, les besogneux, ceux dont on se dit vingt fois par match, vivement qu'ils dégagent, j'en peux plus de leurs conneries. À tout compter, tant

qu'ils mouillent le maillot, même avec des pieds carrés, ils peuvent bien rester. On sait ce qu'on vaut et on sait s'en contenter.

Quand je regarde Fus jouer, je me dis qu'il n'y a pas d'autre vie, pas de vie sur cette vie. Il y a ce moment avec les cris des gens, le bruit des crampons qui se collent et se décollent de l'herbe, le coéquipier qui râle, qu'on ne trouve pas assez tôt, pas assez en profondeur, cette rage gueulée à fond de gorge quand ils marquent ou prennent le premier but. Un moment où il n'y a rien à faire pour moi, un des seuls instants qui me restent avec Fus. Un moment que je ne céderais pour rien au monde, que j'attends au loin dans la semaine. Un moment qui ne m'apporte rien d'autre que d'être là, qui ne résout rien, rien du tout. Le match terminé, Fus ne rentre pas tout de suite. Je ne l'attends pas, il arrive qu'on a déjà presque fini de dîner avec son frère. « Gros, tu me laveras les maillots? – Vas-y, et pourquoi je le ferais? – T'es mon petit frère, t'inquiète, je te revaudrai ça. » Il prend son assiette, se

sert et va s'installer devant les programmes de l'après-midi.

À cinq heures, quand j'ai le courage, je vais à la section. Il y a de moins en moins de monde depuis qu'on n'y sert plus l'apéro. Ça devenait n'importe quoi, les gars ne travaillaient plus et attendaient juste qu'on sorte les bouteilles. On est quatre, cinq, rarement plus. Pas toujours les mêmes. Plus besoin de déplier les tables comme on le faisait vingt ans avant. La plupart ne travaillent pas le lundi. Des retraités, la Lucienne qui vient comme elle venait du temps de son mari, avec un gâteau qu'elle découpe gentiment. Personne ne parle, tant qu'elle n'a pas coupé huit belles parts, bien égales. Un ou deux gars au chômage depuis l'Antiquité. Les sujets sont toujours les mêmes, l'école du village qui ne va pas durer en perdant une classe tous les trois ans, les commerces qui se barrent les uns après les autres, les élections. Ça fait des années qu'on n'en a pas gagné une. Aucun de chez nous n'a voté Macron. Pas plus pour l'autre. Ce dimanche-là, on est tous restés chez

nous. Un peu soulagés quand même qu'elle ne soit pas passée. Et encore, je me demande si certains, au fond d'eux-mêmes, n'auraient pas préféré que ça pète un bon coup.

On tracte ce qu'il faut. Je ne crois pas que cela serve à grand-chose, mais il y a un jeune qui a le sens de la formule. Qui sait dire en une page la merde qui noie nos mines et nos vies. Jérémy. Pas le Jérémy. Jérémy tout court, car il n'est pas du coin et nous reprend à chaque fois avec notre manie de mettre des « le » ou des « la » partout. Ses parents sont arrivés il y a quinze ans, quand l'usine de carters a monté sa nouvelle ligne de production. Quarante embauches d'un coup. Inespéré. Si on l'a pas inaugurée vingt fois cette ligne, on l'a pas inaugurée. Toute la région, le préfet, le député, toutes les classes d'école sont venus lui faire des zigouigouis. Jusqu'au curé qui est passé plusieurs fois la bénir en douce. La journaliste du *Répu* n'en finissait pas de faire la route pour les raconter tous devant cette chaîne, symbole qu'on pouvait y croire. « La Lorraine est industrielle et elle

le restera. » Une belle blonde qui faisait son métier proprement avec les mots d'espoir qui vont bien. C'est elle qui prenait aussi les photos, alors elle variait les poses, histoire que la page Villerupt – Audun-le-Tiche n'ait pas chaque jour la même gueule. Elle a mis du temps cette chaîne à se lancer, peut-être trop de temps. Le jour où on avait enfin formé les contremaîtres et les opérateurs, le jour où on avait enfin trouvé le moyen de traiter à peu près correctement le foutu solvant, rien du tout, quelques centilitres par jour qui s'échappaient et qui bloquaient l'accréditation, on était à nouveau en pleine crise, celle des banques, celle qui allait achever la ligne et ses résidus en deux coups les gros. L'usine aurait pu cracher des matières radioactives, je ne pense pas mentir en disant que le village n'en avait rien à faire, qu'on aurait préféré boire une eau de chiottes plutôt que de retarder encore le lancement de cette ligne. Il n'y avait pas eu de débat à la section, on n'était pas encore très écolos à l'époque. On ne l'est toujours pas d'ailleurs. Jérémy faisait

partie de la classe printemps, comme on l'avait appelée alors. Une vingtaine de gamins qui étaient arrivés en mars-avril avec les parents tout juste embauchés et qui avaient réamorcé une classe supplémentaire de cours élémentaire et une de cours moyen dès la rentrée suivante.

Il a vingt-trois ans, Jérémy, un an de moins que Fus. Au début, les deux-là ont été potes. Fus l'aimait bien. Il nous l'a ramené à la maison plusieurs fois. Et pourtant il ne ramenait pas beaucoup de monde chez nous. Je pense qu'il avait un peu honte. De sa mère qui pouvait à peine quitter le lit. De moi peut-être. Quand Jérémy venait, c'était une belle journée pour ma femme. Si elle en avait la force, elle se levait et leur faisait des gaufres ou des beignets. Elle râlait un peu auprès de Fus en disant qu'il aurait dû prévenir, qu'elle aurait fait la pâte plus tôt, la veille, que ç'aurait été bien meilleur, mais elle finissait par les faire ses beignets, croustillants, glacés de sucre. Il y en avait le soir pour le souper et encore un saladier plein pour le lendemain. Jérémy et Fus se sont vus jusqu'au

collège. Et puis Fus a commencé à moins bien travailler. À piocher. À ne pas aller en cours. Il avait des excuses toutes trouvées. L'hôpital. Sa mère. La maladie de sa mère. Les rares embellies dont il fallait profiter. Les derniers jours de sa mère. Le deuil de sa mère. Trois ans de merde, sixième-cinquième-quatrième, où il m'a vu totalement impuissant. N'arrivant plus à y croire. Ayant perdu toute foi dans une rémission qui ne viendrait plus. Même pas capable d'arrêter de fumer. Plus capable de m'asseoir à côté de lui, quand il était en larmes sur son lit, plus capable de lui mentir, de lui dire que cela allait bien se passer pour la moman, qu'elle allait revenir. Juste capable de leur faire à manger, à lui et à son frère. Juste capable de me reprocher d'avoir eu ces enfants bien trop tard. On avait déjà trente-quatre ans tous les deux quand notre Gillou est né.

En troisième, Fus n'y arrivait plus. Il a largué les derniers copains du bon temps. Le temps où les maîtres des petites classes l'aimaient bien. Ceux au collège ont eu beaucoup moins

de patience. Ils ont fait comme si de rien n'était. Comme si le gamin ne passait pas ses dimanches à Bon-Secours. Au début, il prenait ses devoirs à l'hôpital, puis il a fait comme moi, il s'est juste assis près du lit, il a regardé le lit, sa mère dans le lit, mais surtout le lit, les draps, comment ils étaient agencés. Les petits défauts dans la trame à force de les faire bouillir et de les passer à la Javel. Pendant des heures. C'était dur de regarder la moman, elle était devenue laide. Quarante-quatre ans. On lui en aurait donné vingt, trente de plus. Parfois les infirmières la maquillaient un peu, mais elles ne pouvaient pas cacher le jaune ocre qui prenait semaine après semaine son visage mal endormi, et surtout ses bras qui sortaient du drap, déjà en fin de vie. Comme moi, il a dû parfois souhaiter de ne pas y aller à Bon-Secours, qu'il y ait un dimanche normal, ou au contraire quelque chose de bien exceptionnel qui nous aurait empêchés de faire la route, mais ça n'arrivait jamais, on n'avait rien de mieux, rien de plus urgent à faire, alors on allait voir

la moman à l'hôpital. Il n'y a que notre Gillou qu'on s'arrangeait de laisser parfois aux voisins pour l'après-midi. Sur le coup des huit heures, après le service du souper, on sortait soulagés d'y être allés. Parfois, l'été, contents d'avoir ouvert la fenêtre. D'avoir profité d'une de ces heures où elle était bien consciente et d'avoir écouté avec elle les bruits de la cour. On lui mentait, on lui disait qu'elle avait meilleure mine et que le professeur, croisé dans le couloir, avait l'air content.

J'aurais quand même dû le pousser. Je l'ai regardé dégringoler petit à petit. Ses carnets étaient moins bons, mais qu'est-ce que ça pouvait faire ? Mon peu d'énergie, je l'ai gardé pour continuer à travailler, continuer à faire bonne figure devant les collègues et le chef, garder ce foutu poste. Faire gaffe, crevé comme je l'étais, un peu chlasse parfois, de ne pas faire une connerie. Faire gaffe aux courts-jus. Faire gaffe aux chutes. C'est haut une caténaire. Revenir entier. Car il fallait bien nourrir mes deux zèbres, tenir bon sans boire jusqu'à ce

qu'ils se couchent. Et puis me laisser aller. Pas toujours. Souvent quand même. Voilà comment ont filé ces trois ans. Bon-Secours, le dépôt SNCF de Longwy, parfois celui de Montigny, la ligne Aubange – Mont-Saint-Martin, le triage de Woippy, le pavillon, la section et de nouveau Bon-Secours. Et puis les découchés à Sarreguemines et à Forbach, m'organiser avec les voisins pour qu'ils gardent un œil sur le Gillou et Fus. Fus qui devait faire à manger, les boîtes préparées, juste à les réchauffer : « Tu fais attention, tu n'oublies pas le gaz, va pas nous mettre le feu à la maison. Vous couchez pas trop tard, si tu as besoin tu vas voir chez le Jacky, ils savent que vous êtes seuls ce soir. » Fus grand dès ses treize ans. Charge d'homme. Un bon gars, la maison était toujours nickel quand je rentrais le lendemain. Pas une fois, il n'eut à aller voir le Jacky. Même quand la grêle avait explosé la verrière de la cuisine, des cailloux gros comme le poing. Même quand Gillou n'arrivait pas à dormir, qu'il avait peur, qu'il voulait sa mère. Fus s'en était toujours

débrouillé. Il faisait ce qu'il fallait. Il parlait à Gillou, le réveillait le lendemain, lui préparait son déjeuner. Et trouvait encore le temps de nettoyer derrière lui. Dans d'autres circonstances, ç'aurait été l'enfant modèle, vingt fois, cent fois, mille fois récompensé. Là, avec ce qui se passait, ça ne m'était jamais venu à l'idée de lui dire merci. Juste un « ça s'est bien passé, pas de bêtises ? On ira à Bon-Secours dimanche ». La moman, elle, savait s'en occuper, de Fus et de Gillou. Elle allait à toutes les réunions de l'école, insistait pour que je pose un jour de congé et que je vienne aussi. Nous étions toujours les premiers, au premier rang, coincés derrière les petits pupitres des enfants. Attentifs aux conseils de la maîtresse. La moman prenait des notes qu'elle relisait aux enfants le soir. Elle avait inscrit Fus au latin, parce que c'étaient les meilleurs qui faisaient latin, ça servait à bien comprendre la grammaire, c'était de l'organisation, comme les mathématiques. Latin et allemand. Ils auraient le temps de faire de l'anglais en quatrième. Elle avait de l'ambition

pour les deux. « Vous serez ingénieurs à la SNCF. C'est des bonnes places. Médecins aussi, mais surtout ingénieurs à la SNCF. » Quand on avait découvert la maladie, elle m'en avait reparlé de l'avenir des enfants, mais c'était au début. Je n'y croyais pas à ce cancer, elle non plus, je crois. Je l'avais laissée dire sans prêter attention, puis elle s'était effondrée assez rapidement dans la souffrance et elle n'était plus revenue dessus. Les dernières semaines, quand elle savait que c'était fini, elle n'avait pas fait le tour de sa vie et s'était abstenue de tout conseil. Elle s'était contentée de nous regarder, le peu de temps où elle était consciente. Juste nous observer, sans même nous sourire. Elle ne m'avait rien fait promettre. Elle nous avait laissés. Elle s'était démenée pendant trois ans avec son cancer. Sans jamais dire qu'elle allait s'en sortir. La moman n'était pas bravache. Une fois, je lui avais dit : « Tu vas le faire pour les enfants. – Je vais déjà le faire pour moi », qu'elle m'avait répondu. Mais je crois qu'elle énervait les médecins, pas assez motivée, pas assez de

gueule en tout cas. Ils attendaient qu'elle se rebiffe, qu'elle dise comme les autres, qu'elle allait lui pourrir la vie à ce cancer, le rentrer dans l'œuf. Mais elle ne le disait pas. Un truc de film, un truc pour les autres. Comme les dernières recommandations. Trop pour elle. C'était pas la vraie vie, pas comme ça que sa vie était faite en tout cas. Alors, personne à son enterrement ne m'avait parlé de son courage.

[...]